

ΕΜΜΡΟΪΔΗ

Χειρ' ορασθ' εν ειντασι δι γυγαριστη  
(Γαλασιου) αρχιερ' ασωβ' αερα  
εν Athalie εν Racine, διοικητα  
μην

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ



Racine

1

Atthalie

Acte Deuxième. Scene VII.

Osabet, aux deux Levites.

O vous sur ces enfants si chers, si précieux,  
Ministres du Seigneur, yeux toujours les yeux.

Osabet.

Princesse, assurez-vous, je les prends sur ma garde.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

Atthalie

ΑΟΗΝΩΝ

Oh ciel! plus j'examine, et plus je le regarde....

C'est lui! D... ma encre sous mes sens sont saisis.

(montrant Isaac)

Epouse de Jacob, est-ce là votre fils?

Osabet.

Qui? lui, madame?

Atthalie.

Lui.

Osabet.

Je ne sais point sa mère. (montrant Zacharie)

Voilà mon fils.

Athalie, à Joas.  
Et vous, quel est donc votre père?  
Jeune enfant répondre.

Joas.

Le ciel, jusqu'à aujourd'hui...

Athalie à Joas.

Pourquoi vous presser vous, de répondre pour lui?  
C'est à lui de parler.

Joas.

Dans un âge si tendre  
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

AKAΔHMIA Athalie.

AOHNΩN

Cet âge est innocent, son ignominie.

Il n'est point encore la source de la vérité.

Laisser le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

Joas (à part.)

Daigne mettre, grand Dieu la sagesse en sa bouche!

Athalie.

Comment vous nommez-vous?

Joas.

J'ai nom Eliacin.

Athalie.

Votre père?

Joas.

2

Je suis, dit-on un orphelin  
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance  
Et qui de mes parents n'eu jamais connaissance

Attalie  
Vous êtes sans parents?

Joas.

Ils ont abandonné

Attalie  
Comment? et depuis quand?

Joas.

Depuis que je suis né

Attalie  
Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

Joas.

Le temple est mon pays: je n'en connais point d'autre.

Attalie.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

Joas.

Parmi des loups cruels prêts à me devorer.

Attalie

Qui vous mit dans ce temple?

Joas.

Une femme inconnue, qui ne dit point son

Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

Attalie.

Mais de vos premiers jours quelles maisons ont pris soin

J  
Joas.

Dieu, laissa-t-il jamais ses enfants au berrin?<sup>2</sup>  
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature,  
Tous les jours je t'invoque, et d'un soin paternel  
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

Atthalie.  
Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!  
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,  
Font insensiblement à mon inimitié  
Succéder..... Je suis sensible à la pitié!

Atthalie.  
AKAΔHMIA AΘHNΩN  
Madame, voilà donc et ennemi terrible?  
De vos songes menteurs l'importune est visible  
Et moins que la pitié qui semble vous troubler  
Se soit ce coup fatal qui vous faisais trembler.

Atthalie. (à Joas et à Josabeth)  
Vous sortez.

Josabeth.  
Vous avez entendu sa fortune,  
Sa présence à la fin pourrait être importune.

Atthalie.  
Non: revenez. Quel est tous les jours votre emploi.  
Joas,

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi,  
Dans son livre divin on m'apprend à lire,  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire

Attalie

Que vous dit cette loi ?

Voas,

Que Dieu veut être aimé,  
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,  
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide  
Qu'il rendit au superbe, et punit l'homicide

Attalie

Entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu  
A quoi s'occupe-t-il ?

Voas,

Il loue, il bénit Dieu.

Attalie

Dieu veut-il qu'à toute heure, on prie ou le contemple ?

Voas,

Tout profane exercise est banni de son temple

Attalie

Quels sont donc ses plaisirs ?

Voas,

Quelques fois à l'autel

Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel  
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies  
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Attalie.

He! quoi vous n'avez point de passe-temps plus doux  
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.  
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

Joas.

Hei! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

Attalie.

Non! Je ne veux pas me contraindre à l'oublier.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

Joas.

ΑΟΗΝΩΝ

Vous ne le priez point.

Attalie.

Vous pourriez le prier.

Joas.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

Attalie.

J'ai mon Dieu que je serai, vous servir le vobis.  
Ce sont deux puissants Dieux.

Joas.

Il faut craindre le mien

Lui seul est Dieu, madame, et le vobis n'est rien.

Attalie.

Les plaines près de moi, vous chercherez en foule

4  
Soas.

Le bonheur des mechants comme un torrent s'écoule.

Esthérie

Ces mechants qui sont ils?

Soas.

He! Madame! esuser un enfant.....

Esthérie

J'aime à voir comme vous s'instruisez.

Enfin Eliacin, vous avez su me plaire,

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire

Vous voyez, je suis riche, et n'ai point d'héritier

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier,

Je vais vous faire part de toutes mes richesses.

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses

Et ma table, surtout, à mes côtés assis.

Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Soas.

Comme votre fils?

Esthérie.

Oui!..... Vous vous baisiez.

Soas.

Quel père je quitterais! et pour.....



He! bien.  
Athalie  
Coas.

Pour quelle mère.

Athalie à Coas.

La mémoire est fidèle, et dans tout ce qu'il vit,  
De vous et de Coas je reconnais l'esprit.  
Voilà comme en fubant cette simple jeuneuse  
Vous employez tous deux le même air à vous laisser  
Vous cultiver déjà leur haine et leur fureur.  
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?  
Tout l'univers les sait, vous même en faites gloire.

Athalie

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,  
Je veng mes parents sur ma postérité.  
J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,  
Du haut de son palais précipiter ma mère,  
Et dans un même jour égorger à la fois  
(Quel spectacle d'horreur) quatre-vingts fils de rois,  
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes.  
Dont elle avait puni les fureurs indisciplinées.

5

Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,  
Esclave d'une hache et féroce jettée  
Je n'aurais pas dû moi à cette aveugle rage  
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage.  
Et de votre David haïté tous les reves  
Comme on haïssait d'Acab les restes malheureux,  
Où serais-je aujourd'hui, si domptant ma faiblesse,  
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse,  
Si de mon propre sang ma main versant des flots,  
N'eût par ce coup aussi séprimé vos comptes?  
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance  
Entre nos deux maisons rompit toute alliance?  
David n'est en horreur, et les fils de ce roi,  
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.  
Josabeth.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.  
Athalie.

O Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,  
Que deviendra l'effet de ses prédictions?  
Ou'il vous donne ce roi promis aux nations,  
Et enfant de David, votre espoir, votre attendue...  
Mais nous nous reverrons. O Dieu, de vos contentes  
J'ai voulu voir, j'ai vu.

de  
de vous l'avais promis,  
de vous rendre le dépôt que vous m'avez remis.

---

## Novembre.

Air. Du Premier de Brayer.

---

Oh quoi! déjà l'automne est écoulée  
Qu'est devenu le beau mois de juillet  
Où sont nos fleurs, l'ombre de la vallée  
Et le bourreuil dans les champs de millet  
J'ai vu partir la dernière hirondelle  
Elle emportait mes chants et ma guitare  
Tous les amis, qui pleurer après elle  
Qu'avez-vous fait des beaux jours de l'été.  
" " " "

Déjà nos monts sont blanchis par la neige,  
Le ciel est sombre et les vents déchainés  
Sur les glaciers qu'au nord de la Norvège,  
Sifflent, le soir sur les champs moissonnés  
Loin de toi je viens m'asseoir ô frère  
Et ce foyer si longtemps désiré

9  
Sous ensemble un regard en arrière  
Dis, qu'as-tu fait des beaux jours de l'été.

6

|| ||

A-tu gravi quelquefois la colline  
Quand le zephyr embaumait les bosquets  
Et l'œil rêveur devant une églantine  
De la nature admiré les secrets,

L'air des vœux, le regard d'une femme

L'aspect des bois ou d'une cité enchantée

Ont-ils souvent fait trembler ton âme.

Dis, qu'as-tu fait des beaux jours de l'été

||

Quand sur les monts tu devenais l'aurore

Pour contempler un beau soleil levant.

Comprenais-tu que Dieu veut qu'on s'adore,

Et jurais-tu de le servir souvent.

Puis, te tournant vers la plaine fleurie

Vers le beau lac, et la riche cité

T'inclinais tu pour chanter la patrie

Dis qu'as-tu fait des beaux jours de l'été.

|| ||

Devant celui qu'un sort cruel désola,

N'as-tu jamais vu d'un ris insupportable

N'as-tu jamais refusé ton obole  
Au malheureux qui te tendait la main  
N'as-tu jamais pas les chants de l'ivresse  
D'un cœur d'enfant banni la pureté  
As-tu toujours vénéré la vieilleuse  
Dis qu'as-tu fait de beaux jours de l'été,

|| ||

Mémoires tu toujours avec sagesse  
Après labeurs les instants de loisir  
Te souvenant qu'il faut de la jeunesse  
Cueillir les fleurs, et non pas les fétis  
As-tu veillé quand grondait la tempête  
Et pour joir après avoir lutté  
Qu'as-tu fait pour refuser la tête  
Et qu'as-tu fait des beaux jours de l'été

|| ||

Un jour, ~~un jour~~ viendra d'un vol rapide  
Où tu verras ton beau printemps s'enfuir  
Sous les glaçons de la vieilleuse aride  
Tu sentiras ton cœur se refroidir  
Oh! puisse alors le passé te sourire  
Puisse ton front n'être pas attristé  
Quand des amis viendront encore te dire  
Dis, qu'as-tu fait des beaux jours de l'été (Paul. Emile Gauthier)

A Philomèle.

7

Pourquoi, plaintive Philomèle,  
Songer encore à vos malheurs,  
Quand, pour apaiser vos douleurs,  
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers à votre retour,  
Semble renaitre pour vous plaire,  
Les Dryades à votre amour  
Présentent leur ombre solitaire

Loin de vous l'aigillon fougueux  
Souffle sa piquante froidure,  
La terre reprend sa verdure,  
Le ciel hille des plus beaux feux.

Pour vous, l'amante de Céphale  
Enrichit Flore de ses pleurs.  
Le répit cueille sur les fleurs  
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents,  
Les oiseaux cessent leur ramage,  
Et le chasseur le plus sauvage  
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme attendrie  
Par un douloureux souvenir  
Des malheurs d'une sœur chérie  
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes sœurs  
Ne souffrent des maux bien plus cuisants,  
Vos pleurs, des peines passées,  
Le pleur d'ennuis présents.

Et quand la nature attentive  
Cherche à calmer vos déplaisirs  
Il faut même que je me prive  
De la douceur de mes soupirs.

---

J. J. Rousseau

# La chute des feuilles.

8

De la dépouille de nos bois  
L'automne avait jonché la terre:  
Le bocage était sans mystère,  
Le rossignol était sans voix.

Triste et mourant, à son aurore,  
Un jeune matras à pas lent,  
Parcourait une fois encore  
Les bois cher à ses premiers ans.

« Bois que j'aime! adieu... je succombe,  
« Votre vent me prédit mon sort,  
« Et dans chaque feuille qui tombe,  
« Je vois un oracle de mort,

Tel oracle d'Épidaure,  
Tu m'as dit: « Les feuilles des bois  
« Et tes yeux jauniront encore,  
« Mais c'est pour la dernière fois.  
« L'éternel cyprès t'environne:  
« Plus pâle que la pale automne,  
« Tu t'inclines vers le tombeau,  
« Ta jeunesse sera flétrie



)) Avant l'herbe de la prairie,  
)) Avant les pompes du cœœur.)  
Et je meurs!..... De leur froide haleine,  
Ils ont touché les sombres autans:  
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,  
S'évanouir mon beau printemps.  
Tombe, tombe, feuille éphémère!  
Voile aux yeux, ce triste chemin  
Cache au désespoir de ma mère  
La place où je serais demain.  
Mais vers la solitaire allée  
De mon amante cherchée  
Venait pleurer quand le jour fuit,  
Réveille par son léger bruit  
Mon âme un instant consolée!  
Elle s'it, s'éloigne.... et sans retour!....  
La dernière feuille qui tombe  
A signalé son dernier jour.  
Sous la chène on creusa sa tombe,....  
Mais, son amante ne vint pas  
Visiter la pierre isolée.  
Et le père de la vallée  
Troubla seul, du bruit de ses pas,  
Le silence du mausolée. Charles-Frédéric Millon

# Trois jours de Cristophe Colomb. <sup>9</sup>

En Europe! en Europe! Espere! Plus d'espoir,  
Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.  
Et son doigt le montrait et son oeil pour le voir.  
Percats de l'horizon l'immensité profonde.  
Il marche, et des trois jours le premier jour à lui,  
Il marche, et l'horizon recule devant lui,  
Il marche et le jour baisse. Avec l'arue de l'onde,  
L'arue d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.  
Il marche, il marche encore, et toujours et la sonde,  
Plonge, et replonge dans une mer sans fond.



Le pilote en silence appuyé tristement  
Sur la barre qui crible au milieu des pénombres  
Ecoute du rouli le sourd mugissement.  
Et des mats fatigués les carquois funèbres  
Les arbes de l'Europe ont disparu des yeux.  
L'ardente croix du Sud seule épouvante ses yeux.  
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître  
Blanchit le pavillon de sa douce clarté.  
"Colomb! voici le jour, le jour vient de se lever!  
Le jour! et que vois-tu? je vois l'immensité."

Le second jour à lui, que fait Colomb?  
Il dort? la fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.  
« Terras-t-il? Sur vois! La mort! la mort! la mort!  
« Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »  
Les ingrats! Quoi! demain il aura pour bon beau  
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!  
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,  
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,  
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables,  
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

Soudain du haut des nués descendit une voix:  
Terre! s'écriait-on terre! terre!..... il s'éveille:  
Et court? oui la voir? est elle, he la voir,  
La terre! ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!  
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!  
Que Dieu Ferdinand, l'Europe, l'avenir?  
Il la donne à son roi cette terre féconde;  
Son roi va le payer de maux qu'il a soufferts:  
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde.  
Un trône, ah c'était peu!... que reçoit-il? des fers.

---

par Casimir Delavigne.

# Le colporteur Vaudois.

10

Ballade imitée de l'anglais.

Oh! regarder, ma noble et belle dame,  
Les chaînes d'or, ces joyaux précieux.  
Les voyer-vous, ces perles dont la flamme  
Effacerait un éclair de vos yeux?  
Voyez encore ces vêtements de soie  
Qui pourraient plaire à plus d'un souverain.  
Quand près de vous un heureux sort m'envoie,  
Acheter donc au pauvre pèlerin!

|| ||

La noble dame, à l'âge où l'on est vaine,  
Trit les joyaux, les quitte, les reprit,  
Les entrecra dans ses cheveux d'ébène,  
Se trouva belle, et puis elle sourit.

« Que te faut-il vieillard? Des mains d'un page  
Dans un instant tu vas le recevoir.  
Oh pense à moi, si ton pèlerinage  
Te reconduit auprès de ce manoir. »

|| ||

Mais s'échanger d'une voix plus austère,  
Lui dit: « Ma fille, il me reste un trésor.  
Plus précieux que les biens de la terre

Plus éclatant que les perles et l'or.  
On voit pâlir aux clartés dont il brille  
Les diamants dont les rois sont épris.

Quels jours heureux auraient pour vous ma fille,  
Si vous aviez ma perle de grand prix.  
" " " "

— « Montre-la moi, vieillard je t'en conjure,  
Ne puis-je pas te l'acheter aussi ?

Et s'échanger, sous son manteau de bure,  
Chercha longtemps un vieux livre noirci.

« Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne,  
Pour s'appeler la Parole de Dieu.

Je ne vends pas ce trésor, je le donne.

Il est à vous: le ciel vous aide. adieu !  
" " "

Il s'éloigna. Bientôt la noble Dame  
Lut et relut le livre du Vaudois.

La vérité pénétra dans son âme,

Et sa Sauvreur elle comprit la voie;

Puis, un matin, loin des tours vénérées,

Loin des plaisirs que le monde chérit,

On l'aperçut dans les humbles vallées

Où les Vaudois adoraient Jésus-Christ.

C. de F.

# Le Vallon.

11

Mon cœur lassé de tout même de l'expérience  
N'ira plus de ses vœux importuner le sort.  
Prier, moi seulement, vallon de mon enfance  
Un aile d'un jour pour attendre le mort.  
Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée  
Du flanc de ses cotéaux pendants des bois épais  
Qui courbant sur mon front leur ombre étendue  
Me couvre tout entier de silence et de paix  
Là, des ruisseaux cachés sous des ponts de verdure  
Tracent en serpentant les contours du vallon  
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure  
Et non loin de leur source il se perde sans nom.  
La source de mes jours comme eux s'est écoulée  
Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour.  
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée  
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour  
La fraîcheur de leur lit l'ombre qui les couronne  
S'enchaine tous les jours sur les bords des ruisseaux  
Comme un enfant bercé par un vent nonthone  
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure  
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,  
J'aime à fixer mes pas, et seul dans la nature,  
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.  
J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,  
Le vains chercher vivants le calme du Lethe.

Beaux lieux toyez pour moi, ces bords où l'on oublie,  
L'oubli seul désormais, est ma félicité.  
Mon cœur est en repos, mon âme est en silence  
Le bruit lointain du monde expire en arrivant  
Comme un son qui affaiblit la turbulence  
Et l'écume incertaine apportée par le vent.  
D'ici je vois la vie, à travers un miroir.

Et s'évanouir pour moi dans l'ombre du passé.  
L'amour seul est resté, comme une grande image  
Surviv seul au réveil dans un songe effacé,  
Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile  
Ainsi qu'un voyageur, qui le cœur plein d'espoir,  
S'arrête avant d'entrer aux portes de la ville  
Et respire un moment l'air embaumé du soir.  
Comme lui de nos pieds secourant la poussière,  
L'homme par ses chemins ne repose jamais,  
Comme lui respirons au bub de la carrière.

L'illusion féconde habite dans mon sein. 12

D'une prison sur moi les murs furent en vain,

J'ai les ailes de l'Espérance.

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel

Philomèle chante et s'élanç.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,

Et tranquille je veille, et ma veille aux remords

Si mon sommeil ne s'est en proie.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;

Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux

AKAΦAMIA presque de la joie AOHNON

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!

Le parc, et des ormeaux qui bordent le chemin

J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,

Un instant seulement mes lèvres ont pressé

La coupe en mes mains encore pleine

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,

Et comme le soleil, de saison en saison

Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,

J'ai n'ai vu luire encore que le jour du matin.



Je veux achever ma journée.  
O Mort! tu peux attendre, s'loigne, s'loigner toi;  
Va consoler les coeurs que la honte, l'effroi,  
Le pâle désespoir dévore;  
Pour moi Palès encore a des ailes vertes,  
Les amours, les baisers, les Muses, des concerts.  
Je ne veux point mourir encore.  
- Assis, triste et captif, ma lyre toutefois  
J'écoulaït écoutant ses plaintes, cette voix,  
Les vœux d'une jeune captive,  
Et reconant le jour de mes jours languissants,  
Aux douces loix des vers je suivis les accents.  
De sa bouche aimable et naïve  
Les chants, de ma prison tenors harmonieux,  
Feroit à quelque amant des loirs studieux  
Chercher quelle fut cette belle.  
La grâce dictait son front et ses discours:  
Et, comme elle, vraindroit de voir finir leurs jours  
Ceux qui les passeroit près d'elle.

St. Chénier.

Les plaisirs du rivage.  
Assis au rivage des mers  
Quand je sens l'amoureux Zéphire  
Agiter doucement les airs  
Et souffler sur l'humide empire.

J'ai mis mes yeux les voyageurs,  
 A leurs destins je porte envie.  
 Le souvenir de ma patrie  
 S'éveille et fait couler mes pleurs.

## IV

Un secret tour me tourmente  
 De m'arracher à ces beaux lieux,  
 Et d'aller sous de nouveaux cieux  
 Porter ma fortune incostante;

## VI

Alors je reporte mes yeux  
 Sur les forêts, sur le rivage,  
 Sur les vallons délicieux  
 Qui sont à l'abri de l'orage.

AKAΔHMIA

Le brassaille au bruit de la rampe  
 Qui frappe l'écume des flots;  
 J'entends retentir dans mon âme  
 Le chant joyeux des matelots.

## V

Mais quand le terrible aquilon  
 Gonde sur l'onde bondissant,  
 Que dans le liquide sillon  
 Floule la foudre étincelante,

## VII

Et je m'écrie: heureux le sage  
 Qui vit au fond de ces berceaux,  
 Et qui se cache sous leur feuillage  
 Que le murmure des ruisseaux.

par Leonard.

## La pauvre fille.

J'ai fui ce pénible sommeil  
 Qu'aucun songe heureux n'accompagne;  
 J'ai devancé sur la montagne  
 Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,  
 Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,  
 Sa mère lui portait sa douce nourriture.  
 Mes yeux se sont mouillés des fleurs!

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?  
 Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau

Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?

Rien ne m'appartient sur la terre,

Je n'ai pas même de berceau.

Et je suis un enfant trouvé sur une pierre  
Devant l'église de l'ormeau.

Loin de mes parents exilés,  
De leurs embasements j'ignore la douleur,

Et les enfants de la vallée

Ne m'appellent jamais leur sœur!

Je ne partage point les jours de la veillée;

N'ai jamais sous un toit de famille

Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,

Et de loin je vois la famille

Statuer son sort sur un petit lit,

Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière

En pleurant j'avance mes pas:

La seule demeure ici-bas

Où j ne sois point étrangère

La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre

Où commencèrent mes douleurs;

Y cherche la trace des pleurs

Qu'en m'y laissant peut être y rependit ma mère!

Souvent aussi mes pas errants

Parcourent des tombeaux l'asile solitaire.

14

Mais pour moi les tombeaux sont tous différents;  
La pauvre fille est sans parents  
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.  
J'ai pleuré quatre printemps  
Loin des bras qui m'ont repoussée.  
Reviens, ma mère: je t'attends  
Sur la pierre où tu m'as laissée.

---

par M. Alex. Soumet.

## L'Anniversaire

Hélas! après dix ans je revis la journée  
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.  
L'heure sonne, j'trouble... O regrets! o douleurs!  
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père.  
On retenait mes pas loin du lit funéraire.  
On me disait: «il dort» et je versais des pleurs.  
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée  
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,  
Chaque son retentit dans mon âme navrée,  
Et je crus mourir à mon tour.  
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte:  
Quand la nuit dans les airs jeta son voile noir,  
Mon père à ses côtés ne me fit plus assise,  
Et j'attendis en vain à sa place déserte  
Une tendre caresse et le baiser du soir.  
Je voyais l'ombre anguste et chère  
N'apparaître toutes les nuits,

Invincible à mes ennuis

Je pleurais tous les jours même auprès de ma mère  
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci  
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père  
Sans dire en soupirant, j'avais un père aussi  
Son image est toujours présente à ma tendresse  
Après quand la fièle automne aura jauni les bois  
O mon père je veux promener ma tristesse  
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois  
Sur ces bords que la Souffrance arrose  
J'irais chercher l'asile où ta cendre repose  
J'irais d'une modeste fleur  
Orner ta tombe respectée  
Et sur la pierre encore des larmes humectée  
Redire ce chant de douleur.

Millevoye.

## La feuille

De ta tige détachée, pauvre  
Pauvre feuille desséchée,  
On vas-tu se n'en sais rien,  
L'orage a brisé le chêne  
Qui seul était mon soutien  
De son inconstante haleine  
Le Zephyr ou l'aquilon,

Depuis ce jour me promène  
 De la forêt à la plaine,  
 De la montagne au verillon,  
 Je vois où le vent me mène  
 Sans me plaindre ou m'effrayer  
 Je vois où va toute chose  
 Où va la feuille de rose  
 Et la feuille de laurier

*(Signature)*

Le cèdre du Liban.

Le cèdre du Liban s'était dit à lui-même:  
 " Je suis sur les monts: ma tête est dans les cieux,  
 " J'étends sur les forêts mon vaste daisement,  
 " Je prête un noble aile à l'aigle audacieux,  
 " Et mes pieds s'honneur rampent..." Et l'homme qu'il outrage

Fit se lever, et d'un bras trop long-temps dédaigné  
 Fit tomber sous la hache et la tête et l'ombrage  
 De ce roi des forêts, de sa chute indigné.

Vainement il s'exhale en des plaintes amères,  
 Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil,  
 Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en fières,  
 Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

*(Signature)*

# Le montagnard émigré.

Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance!  
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours  
De France!

O mon pays, sois mes amours  
Toujours.

Te souvient-il que notre mère  
Au foyer de notre chaumière  
Nous pressait sur son sein joyeux,  
Ma chère  
Et nous baisions ses blêmes cheveux  
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore  
Du château que baignait la Dore?  
Et de cette fontaine vieille tour  
Du Mauve  
Où l'airain sonnait le retour  
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille  
Qu'éffleurait l'hirondelle agile  
Du vent qui courbait le roseau  
Mobile  
Et du soleil couchant sur l'eau  
Si beau.

# La forêt.

76

Forêt silencieuse, aimable solitude,  
Que j'aime à parcourir votre ~~embargo~~ ignoie!  
Dans vos sombres détours, en revant égaré,  
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!  
Prestige de mon cœur! je vois voir s'exhaler  
Des arbres, des garçons, une douce tristesse  
Celle onde que j'entends murmurer avec mollesse  
Et dans le fond des bois semble encore m'appeler.  
Oh! que ne puis-je heurter, passer ma vie entière  
Si loin des humains! Au bruit de ces ruisseaux  
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière  
Qu'ignore je sommeille à l'ombre des ombrages!  
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles:  
Les genêts, ornements d'un sauvage réduit,  
Le chevrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,  
Balancement tour à tour leurs guirlandes mobiles,  
Forêts dans vos abris garder mes vœux offerts!  
A quel amant jamais serrez-vous aussi chères?  
D'autres vous rediront des amours étrangères:  
Moi, de vos charmes seuls, j'entretiens vos secrets.

M. de Chateaubriand



Touvent las d'être esclave et de boire la lie  
De ce calice amer que l'on nomme la vie  
Las du mépris des vots qui suit la pauvreté,  
Je regarde la tombe avec souhaité,  
Je souris à la mort volontaire et prochaine  
Et la prie en pleurant d'oser rompre ma chaîne,  
Le fer libérateur qui percerait mon sein  
Déjà frappe mes yeux et frémît sous sa main.

Et puis mon cœur s'écarte et s'ouvre à la faiblesse,  
Mes parents mes amis, l'avenir, ma jeunesse,  
Mes écrits imparfaits, car à ses propres yeux  
L'homme sait se cacher d'un voile précieux,  
A quelque noir destin qu'elle soit amenée  
D'une étreinte invincible il enlève la vie.  
Et va chercher bien loin plutôt que de mourir  
Quelque prétexte ami pour vivre et pour souffrir.  
Et a souffert il souffre, aveugle d'espérance  
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,  
Et la mort de nos maux se remet à deux  
Lui semble un nouveau mal le plus cruel de tous,  
André Chénier.

17

Sixième Vision de la Chute d'un Ange

Ainsi ces deux enfants l'un à l'autre leur monde  
Suivent jour après jours leur route vagabonde,  
Ayant devant leurs pas l'univers tout entier,  
Et sans but que l'amour s'y trace leur sentier.  
Il semblait seulement dans leur marche pressée  
De leur premier tyran vouloir fuir la pensée  
Et cherchant par instinct les plus tièdes climats  
Aux mers d'où sort le jour ils dirigeaient le pas.  
Ils avaient entendu avant ce chant de l'aurore  
Nulle fruit inconnus se cachent pour éclore  
Que les plus doux parfums qui soufflent sous les cieux  
Ils donnaient à l'air même un goût délicieux.  
Que les rocs ruisellaient du miel des abeilles,  
Et qu'un oiseau céleste y charmerait les oreilles,  
Nous nous arrêtons se disaient ils entre eux.  
Aux lieux où le bonheur sera plus savoureux  
Aux bords où l'oiseau bleu va reposer avec ses ailes  
Nous apprivoiserons les petits des gazelles,  
Pour jouer sous la feuille avec nos deux jumeaux,  
Nous irons deracher les oeufs sous les sarrasins.

## Le Depart.

Il faut quitter ce que j'adore,  
Adieu plaisir, adieu bonheur!  
Aujourd'hui je vous quitte encore,  
Demain sans fuir de mon coeur.  
L'esperons-nous, ma douce amie  
Prevois mes adieux en ce jour,  
Mais conservons toute la vie  
Le souvenir de notre amour.

Ne me remonte pas les larmes,  
N'ajoute pas à mon malheur  
Ne m'affaiblis pas par les larmes,  
N'as-tu bien assez de mal douleur.  
Il faut que notre coeur oublie  
La peine qu'il sent en ce jour  
Qu'il garde au moins toute la vie  
Le souvenir de notre amour.

Un jour, sur un solitaire rivage  
Sans esperance et sans repos,  
De n'avoir plus que ton image  
Pour me consoler de mes serais.  
Alors loins de ma douce amie,  
Je repeterais chaque jour  
Te lui garde toute ma vie  
Le souvenir de mon amour.

# Le Nid

78

Mais on veut de place, plus on est <sup>couvert</sup>  
Une feuille suffit au nid de l'oiseau moulu.  
Bernardin de S. Pierre.

De ce buisson dix fleurs approchons - nous ensemble:  
Vois tu ce nid posé sur la branche qui tremble?  
Pour le couvrir, vois-tu les rameaux se ployer?  
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse.  
Ils sont tous endormis!... Elle vient, sa voix est douce.  
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre.  
Elle se referme et s'endort,  
Et son amour souvent lutte avec le sommeil.  
Elle s'endort enfin... Mais comme elle repose!  
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une écorce.  
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide à son choix aile.  
A peine, s'il contient sa famille tranquille.  
Mais là le jour est pur, et le sommeil est si doux  
C'est assez... elle n'est ici que passagère,  
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,  
Et son aile les couvre tous.

Et nous pourtant mortels, nous passagers comme elle  
Nous fondons des palais, quand la mort nous appelle

Le present est flétri par nos vœux d'avenir,  
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,  
Des champs, un toit plus grand!... Ah! faut-il tant de place  
Pour aimer un jour... et mourir!

---

E. Louvestre.

A present à peine j'encore  
Ce qui me charmait autrefois,  
Du ruisseau je fais le murmure  
Je crains l'ombre triste des bois.  
Je mandis l'épine piquante  
Duz rocher que ma main planter  
Tout me importune tout me tourmente  
Rien ne me plaît... il n'est plus là!

Saff Düpau Licht  
Saff Düpau Händruch Dill papp  
Wort Düpau Spinnstief ist. Saff.

Lucile

Ogée.

79

Mes chers amis quand je mourrais  
Plantez un saule au cimetière  
J'aime son feuillage éploré  
Sa paleur m'en est douce et chère.  
Et son ombre sera légère.  
Et la terre où je dormirais

Un soir nous étions seuls j'étais assis près d'elle  
Elle penchait la tête et sur son clavier  
L'aimait tout en rêvant flotter sa blanche main  
Ce n'était qu'un murmure au ciel dit les coups  
D'un *AKAΔHMIA* glissant sur des roseaux  
Et redoublant en passant de veiller les oiseaux,  
Les brèves voluptés des nuits mélancoliques  
Sortaient autour de nous du calice de fleurs.  
Les marronniers du parc et les chênes antiques  
Se berçaient doucement sous leurs ramages en fleurs.  
Nous eussions la nuit la croisée entrouverte  
L'aurait venir à nous les parfums du printemps  
Les vents étaient muets la pluie était secrète  
Nous étions seuls pensifs et nous avions quinze ans.  
Je regardais Lucile elle était pâle et blonde.  
Jamais deux yeux plus doux n'ont vu ciel le plus pur  
Sondé la profondeur et réfléchi l'arour.  
La beauté m'enivrait, je n'aimais qu'elle au monde  
Mais je croyais l'aimer comme on aime une soeur

Tout ce qui venait d'elle était plein de jureur.  
Nous nous tûmes long temps, ma main touchait la sienne,  
Je regardais ~~de~~ rêver son front triste et charmant  
Et je chantais dans l'âme à chaque mouvement  
Combien peuvent sur nous pour guerrier toute peis  
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur.  
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.  
La lune se levant dans un ciel sans nuage  
D'un long réseau d'argent tout à coup l'épanda  
Elle vit dans mes yeux resplendir son image  
Son sourire semblait d'un ange: Elle chanta.

Fille de la douleur, Harmonie, Harmonie!  
Langue que pour l'amour inventa le génie!  
Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux.  
Dance langue du cœur, la seule où la pensée  
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,  
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!  
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire  
Dans ses soupirs diuins, nés de l'air qu'il respire  
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?  
On surprend un regard, une larme qui coule  
Le reste est un mystère ignoré de la faule  
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, penchés, je regardais Lucie  
L'écho de sa romance en nous semblait frémir

20

Elle appuya sur moi sa tête appesantie,  
Lentais tu dans ton cœur *Del Demona* gemir,  
L'aure enfant, tu pleurais sur la bouche adrée,  
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,  
Et ce fut ta douleur que reçut mon baiser,  
Telle je t'embrassais, froide et décolorée,  
Telle deux mois après tu fus mise au tombeau,  
Telle, o ma chaste fleur, tu t'es évanouie,  
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,  
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Mes chers amis quand je mourrai  
Panteon, un saule au vénéralière  
S'aima son feuillage éploré,  
La pâleur, en' en est d'ance et d'ère  
Et son ombre sera légère,  
A la terre, au je dominasai,  
Alfred de Musset

On parle fort diversement  
Des effets que produit l'absence,  
L'un dit qu'elle est contraire à la persévérance  
Et l'autre dit qu'elle fait aimer plus longtemps.  
Pour moi, voici ce que j'en pense,  
L'absence est à l'amour ce qu'est un feu le vent,  
Il éteint le petit, il allume le grand.



# La mort de Socrate.

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymette  
Du temple de Thèrèe illuminait le faite  
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon  
Comme un furibif javieu glissait dans la prison  
On voyait sur les murs une pompe d'or  
Au bruit des hymnes saintes voguait vers le port  
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour  
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour  
Etant que le doux soleil éclairait l'Asie  
De peur que ses rayons aux vivants destinés  
Sur des yeux dans regard ne furent profanés  
On que le malheureux enfermant sa paupière  
Chius l'homme esile des champs de ses vœux  
Part avant que l'aurore ait éclairé les vœux  
Attendait le reveil du fils de Saphronique  
A sa femme s'attachant sur le portique  
Tendres enfants, dont la main joue avec les vœux  
Aussant sa lueur des galiers insensibles  
Trappait du front l'airain des portes inflexibles  
La foule inattentive aux vœux de ses douleurs  
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,  
Et reprenant bientôt sa course suspendue  
Etant les longs parvis par groupes repandues  
Recueillait ses vœux fruits dans le peuple semés

Parlait d'outels debris et des Dieux blasphemés  
 Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse  
 Et de ces Dieux sans nom échangés dans la foule.  
 C'était quelque insensé quelque sornette odieuse  
 Quelque nouveau Culte aveuglé par les Dieux  
 Qu'atteignait à la fin la barbare justice  
 Et que la pierre du ciel devait au sacrifice  
 Socrate, et c'était moi qui dans les fers j'étais  
 Mourrais pour la justice et pour la vérité.



Enfin de la prison ses gonds bruyants soulèrent  
 Et pas lents l'œil baissé les amis s'étonnèrent  
 Mais Socrate jetant un regard sur les flots  
 Et leur montrant du Doigt la voile verte Delos  
 Regarder sur les mers cette pompe fleurie  
 C'est le vaisseau sacré l'heureuse Théorie  
 Saluons la dit-il cette voile est la mort  
 Mon âme aussitôt qu'elle entrera dans le port.  
 Et cependant parler et que ce jour suprême  
 Dans nos doux entretiens s'écoutent encore de même  
 Ne jetons point aux vents les restes du festin  
 Des dons sacrés des Dieux nous jusque à la fin  
 L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage  
 Ne suspend pas sa course à la fin du rivage  
 Mais couronné de fleurs et les voiles aux vents  
 Dans le port qui l'appelle il entre avec les vents.

J'entends déjà le bruit des armes.  
Et le tambour qui bat aux champs,  
Le sens renait les alarmes  
Que vous me causez tous les ans,  
Verserai-je toujours des larmes  
A chaque retour du printemps.  
*1766* *de Montepian.*

Une ame dans ce monde sans  
prière sans réflexions et sans  
consulter Dieu sur sa conduite  
est comme un vaisseau sans  
pilote et sans gouvernail au  
milieu de l'orage.  
C'est un voyageur dans une  
terre étrangère sans guide et  
sans boussole qui ne fait  
qu'errer et s'éloigner de  
plus en plus de sa patrie.  
C'est une insensée qui prétend  
élever un palais magnifique sans  
fondement. Car le moyen de bâtir  
l'édifice de votre salut sans  
penser qu'il y a un Dieu?

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΟΗΝΩΝ

22

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

*Επιγραφή*

23

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

24

~~Handwritten scribble~~

~~Handwritten scribble~~ 98674

9 98674

98674  
98674

~~Large handwritten scribble~~

~~Handwritten scribble~~ 98674

~~Handwritten scribble~~ 98674

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ



98765

οικονομία

Champagne οικονομία

Champagne οικονομία